Alain Rabatel, *La construction textuelle du point de vue*

Catherine Détrie

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/2866>

DOI : 10.4000/praxematique.2866

ISSN : 2111-5044

Éditeur

Presses universitaires de la Méditerranée

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 1999

Pagination : 219-222

ISSN : 0765-4944

Référence électronique

Catherine Détrie, « Alain Rabatel, *La construction textuelle du point de vue* », *Cahiers de praxématique* [En ligne], 32 | 1999, document 10, mis en ligne le 01 janvier 2010, consulté le 29 mars 2021. URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/2866> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/praxematique.2866>

Ce document a été généré automatiquement le 29 mars 2021.

Tous droits réservés

Alain Rabatel, *La construction textuelle du point de vue*

Catherine Détrie

RÉFÉRENCE

Lausanne : Delachaux et Niestlé, 1998, 202 pages.

- ¹ Cet ouvrage s'inscrit dans le prolongement (et la contestation) des travaux de Genette sur l'inscription du point de vue dans les discours, traitée en termes de *focalisation*, et reprend la réflexion déjà menée par Alain Rabatel dans *Une Histoire du point de vue* (1997, Paris : Klincksieck/Centre d'Études linguistiques des Textes et des Discours, Université de Metz), dont le dernier chapitre posait le primat de l'expression linguistique des perceptions, et tentait d'en proposer une problématisation linguistique. L'auteur reprend ce questionnement, et se donne pour tâche d'ancrer la notion de point de vue dans une réflexion linguistique, en l'étayant à partir des traces linguistiques de la source du point de vue. Il ne s'agit donc pas de repérer, comme le fait Genette, *qui voit* ou *qui sait*, mais de s'interroger sur les choix de référenciation, le mode de donation du référent, et par là même de construire, grâce aux traces manifestant un sujet de conscience (à partir des composantes perceptive, cognitive et axiologique), une définition linguistique du point de vue : celle-ci implique une révision complète du système genettien, dans la mesure où elle pose que le point de vue du narrateur est un vrai point de vue, et ne peut être, comme le dit Genette, une focalisation variable ou une absence de focalisation.
- ² Le point de vue (désormais PDV) est défini par A. Rabatel comme l'expression linguistique d'une perception subjective, non seulement parce qu'il s'agit de celle d'un sujet particulier, mais aussi parce qu'elle est subjectivante, et rend compte d'une opinion particulière, manifestant ainsi simultanément la saisie des objets du monde et la façon dont le sujet percevant les saisit. Contrairement aux discours directs, dont la fonction est de rendre compte des paroles des personnages, le PDV a pour spécificité

linguistique de s'exprimer dans des énoncés narratifs, et donc d'exprimer une subjectivité dans des « phrases sans parole ».

- 3 Peut-on proposer une modélisation des expressions linguistiques des perceptions ? C'est à partir de cette question que s'organise l'ouvrage d'A. Rabatel. L'auteur montre d'abord qu'on ne peut pas traiter la perception uniquement comme du *voir*, dans la mesure où toute expérience perceptive porte en elle, potentiellement, un aspect interprétatif impliquant un *savoir*, pensées et perceptions s'avérant généralement imbriquées. Aussi le PDV est-il l'expression d'une perception associant procès perceptifs et mentaux.
- 4 Ainsi redéfini, le PDV s'avère une représentation construite résultant de la coprésence de plusieurs marques textuelles. On citera en premier lieu les marques d'aspectualisation du focalisé : le focalisateur détaille ou commente certains aspects de sa perception initiale prédiquée. Par ailleurs, la notion de PDV s'appuie le plus souvent sur l'opposition entre les premier et deuxième plans du texte : le premier plan pose généralement un cadre à l'objectivité, le second est, lui, susceptible d'exprimer un PDV, l'opposition des plans travaillant le décrochage énonciatif entre énonciateur-focalisateur et locuteur-narrateur. En relation avec cette opposition des plans, le PDV est fréquemment conforté par la présence de tiroirs verbaux sécants, l'imparfait réalisant une sorte de commentaire de l'action au Passé Simple. Cependant l'association privilégiée entre second plan et PDV n'exclut pas que le premier plan puisse aussi faire apparaître un PDV. Si le PS est le temps prototypique du premier plan, il est des cas où il n'a pas une valeur globale. Inversement, le deuxième plan n'est pas nécessairement le site d'un PDV. La valeur textuelle de l'imparfait peut être subjective, expérientielle / mémorielle : ces valeurs textuelles témoignent de la prégnance de l'impression perceptuelle. Enfin, sur le plan sémantique, on peut constater la présence fréquente d'une relation relevant de l'anaphore associative, qui permet une expression de l'aspectualisation du focalisé.
- 5 Le PDV construit peut être celui d'un personnage ou du narrateur. Les marques linguistiques embrayant sur le PDV du personnage ou du narrateur ne seront pas nécessairement identiques.
- 6 Pour ce qui est des embrayeurs du PDV du personnage, on remarquera le rôle du nom propre du focalisateur (du type *Pierre voit apparaître X*) : l'embrayage est alors effectué grâce à un verbe de perception (*voir*), ou un nom exprimant une perception (*spectacle*), un verbe d'état ou de mouvement nécessitant des inférences sur l'activité de perception. Le verbe de perception précède généralement la perception et son aspectualisation. Mais le marquage de la perception n'est pas nécessairement exprimé par un verbe. En particulier, il est fréquent qu'un SN présupposant sémantiquement l'existence d'un procès de perception (ou d'un procès mental) serve de relateur : hyperonymes et hyponymes (liés à la progression thématique à thème éclaté) permettent ainsi le développement d'une perception annoncée par l'hyperonyme permettant l'embrayage d'un PDV. Enfin le rôle des subjectivèmes est tout aussi prégnant : ils servent de marques d'appui dans l'embrayage du point de vue du personnage. On notera cependant qu'un subjectivème à lui tout seul n'est en aucun cas la marque infaillible d'un PDV du personnage : le dégagement de ce PDV ne peut s'effectuer qu'à partir d'un faisceau de subjectivèmes convergents, eux-mêmes étayés par la construction textuelle du personnage, et qui peuvent être rapportés à un sujet percevant et à un procès de perception identifiable. A. Rabatel conclut ce chapitre en

soulignant le fonctionnement en réseau des marques du PDV du personnage : elles doivent être réitérées et convergentes pour qu'on puisse effectivement parler de PDV.

- 7 Pour ce qui est du marquage du PDV du narrateur, dans le cadre de récits hétérodiégétiques, il ne peut pas être explicite direct comme celui du PDV du personnage (grâce au nom propre ou à un de ses substituts, sujet du procès de perception) : il est nécessairement indirect, et sa présence est quelquefois disséminée. S'il est explicite indirect, on le repère à un indéfini sujet d'un verbe de perception, que par inférence on rattache au narrateur. S'il est implicite, les perceptions aspectualisées sont par inférence attribuées au narrateur quand il n'y a ni personnage saillant, ni sujet indéfini avec verbe de perception auxquels les rapporter : on le repère dans les descriptions animées d'un objet perçu qui postulent un observateur. Enfin le PDV peut solliciter aussi la composante axiologique, à travers les jugements de valeur, les opinions du narrateur, qui peuvent être exprimés directement (par des commentaires, des évaluations au présent gnomique, ou des fragments renvoyant à une énonciation personnelle), ou indirectement, donc de manière plus discrète (à travers par exemple des dénominations ou des redénominations, des descriptions définies, etc.).
- 8 La tradition évoque généralement la perspective du narrateur en termes d'« omniscience », celle du personnage en termes de « restriction de champ ». A. Rabatel fait remarquer que ce savoir potentiellement illimité du narrateur est en fait limité par divers paramètres : respect des normes de tel type de récit par exemple, ou fins esthétiques ou idéologiques : autrement dit, la profondeur de la perspective peut varier, sans que varie nécessairement le PDV. Dans ce cadre, le départ entre PDV du narrateur et PDV du personnage n'est pas toujours simple, l'intrication des PDV faisant écho à l'intrication perceptive et cognitive. On ne donnera ici qu'un seul exemple, qui manifeste cette intrication des PDV : la phrase *Pierre croyait X* implique à la fois le PDV du personnage (la relation entre Pierre et X), clairement exprimé, et celui d'un narrateur anonyme qui présuppose que ce que pense Pierre est faux (*croyait*).
- 9 Le travail d'Alain Rabatel tente d'établir que le PDV relève nécessairement de la construction textuelle, et donc de l'analyse linguistique, ce dont nul ne disconviendra. La question qu'on se pose cependant est de savoir si le PDV est en soi un fait de langue. La réponse est sans doute négative, dans la mesure où :
 - il n'y a pas de structures syntaxiques privilégiées pour exprimer un PDV,
 - les processus d'aspectualisation du focalisé ne sont pas en soi modélisables,
 - l'expression elle-même du PDV ne semble pas modélisable, dans la mesure où les phénomènes qui entrent en jeu sont variés et s'inscrivent dans des perspectives narratives diverses.
- 10 Ainsi la notion de PDV ne permet pas l'élaboration d'un système formalisable. Tout l'ouvrage d'A. Rabatel, consacré à asserter l'existence de la notion de PDV, est une démonstration de cette impossibilité de formalisation. On ne lui en saura cependant pas gré dans la mesure où la définition posée, impliquant à la fois la subjectivité, la polyscopie, et la polyphonie, ne peut en aucun cas se plier à une formalisation valable dans tous les cas de figures. Ce que tente plutôt l'auteur de cet ouvrage, c'est de montrer les contraintes d'émergence du PDV, et ces contraintes sont elles-mêmes en rapport avec un projet scriptural. C'est donc une approche dynamique que nous propose A. Rabatel, le PDV sollicité pouvant être constamment joué. Sa démonstration présente donc les limites et les avancées de ce choix épistémologique. Du côté des limites, la seule façon d'argumenter le bien-fondé du PDV est de réunir

patiemment, minutieusement un faisceau de marqueurs dont tous ne sont pas nécessairement sollicités dans les constructions textuelles particulières, et de poser la présomption de son existence à partir de phénomènes, qui sont, eux, parfaitement descriptibles et statistiquement prégnants. Du côté des avancées, l'ouvrage de Rabatel renouvelle les travaux antérieurs sur la focalisation en en proposant un éclairage uniquement linguistique. Enfin on soulignera que la qualité majeure de cet ouvrage réside dans la précision des analyses menées sur corpus : le choix des exemples servant de support à ce travail est considérable, et le traitement de chaque construction textuelle particulière toujours convaincant.

- 11 On retiendra de cette réflexion que, si l'effet-PDV n'est pas un objet linguistique observable et descriptible en soi, on peut cependant l'appréhender par le biais de marques – de la plus explicite à la plus implicite, de la plus directe à la moins directe – qui assertent *a posteriori* la pertinence de sa problématisation, même si sa modélisation s'avère, elle, problématique. Ce travail mené par A. Rabatel sera en particulier très directement utile à tous ceux qui s'intéressent à l'analyse textuelle.

AUTEURS

CATHERINE DÉTRIE

Montpellier III